



Genre

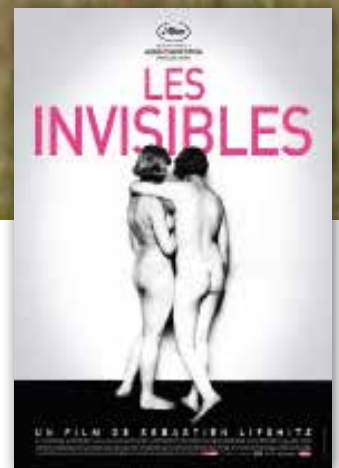
Documentaire

**Adapté pour
les niveaux**

À partir de la 1^e

**Disciplines
concernées**

Histoire-géographie ·
EMC



**Un film de Sébastien
Lifshitz**

France · 2012 · 1h55

Des hommes et des femmes, nés dans l'entre-deux-guerres. Ils n'ont aucun point commun sinon d'être homosexuels et d'avoir choisi de le vivre au grand jour, à une époque où la société les rejetait. Ils ont aimé, lutté, désiré, fait l'amour. Aujourd'hui, ils racontent ce que fut cette vie insoumise, partagée entre la volonté de rester des gens comme les autres et l'obligation de s'inventer une liberté pour s'épanouir. Ils n'ont eu peur de rien...

Production Zadig Productions

Les Invisibles

À travers des récits intimes, drôles et touchants, ce film raconte une histoire de l'homosexualité en France de l'après-guerre aux années 2000 en s'intéressant aux destins d'individus qui se sont battus pour transformer leur marginalité en norme, en assumant courageusement leur différence.

Le dispositif est simple : face caméra des femmes et des hommes homosexuels, âgés de 62 à 86 ans, racontent une histoire commune. Celle d'années passées dans l'ombre, quand il était impossible d'assumer pleinement leur sexualité. Yann, Thérèse, Christian, Monique et les autres reviennent en effet avec sincérité sur leurs parcours, leurs expériences heureuses ou malheureuses, leurs tiraillements. À partir de ces témoignages, Sébastien Lifshitz met en lumière des luttes individuelles et collectives pour braver famille, religion, tradition et qu'en dira-t-on à l'heure où l'homosexualité était encore classée comme une maladie mentale, dépeignant en filigrane l'évolution des mœurs françaises. Il adjoint aux mots des archives familiales et des images des débuts du militantisme homosexuel des années 1970, auquel certains des protagonistes prirent part. Mais l'ambition du long métrage

n'est pas de brandir des étendards. S'y dessine plutôt une entreprise de « banalisation » et d'incarnation de l'homosexualité pour contredire les préjugés avec des portraits d'individus comme les autres, ressemblant à nos parents ou grand-parents, dont les figures et les corps sont mis en valeur par le biais du format Scope. Présenté à Cannes en 2012 et récompensé aux Césars l'année suivante, **Les Invisibles** s'impose finalement comme un grand film politique dont la sortie coïncida avec les débats sur le mariage pour tous. Il permettra aux élèves de mesurer comment la perception de l'homosexualité a pu générer, durant des décennies, une exclusion et une violence pénale et sociale. D'autant que le cinéaste a pu recueillir une parole étonnamment libre à laquelle il est difficile de rester insensible. ♣

Perception de l'homosexualité dans la France d'après-guerre

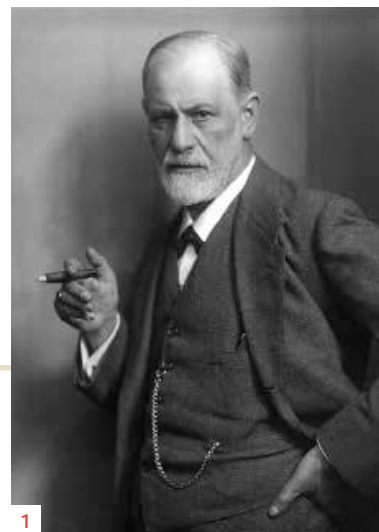
RELIGION

Les protagonistes des **Invisibles** découvrent pour la plupart leur homosexualité au cours des années 1950 et 1960. À cette période, la France est majoritairement catholique. 90 % de la population pratique les sacrements (baptêmes et mariages), 95 % des funérailles se font à l'église et plus d'un tiers des Français participent à la messe tous les dimanches. Les familles françaises de l'après-guerre sont donc imprégnées de culture et de traditions catholiques, et ce jusqu'au milieu des années 1960 où une crise du catholicisme s'amorce. Or, l'interprétation des textes fondateurs de la religion chrétienne qui évoquent les rapports entre personnes du même sexe va majoritairement dans le sens d'une condamnation. Trois épisodes sont souvent convoqués. L'un, tiré du Lévitique (Ancien Testament), stipulant en direction des hommes « tu ne coucheras pas avec un homme comme on couche avec une femme », bien qu'il s'agisse d'un péché parmi nombre d'autres. L'épisode biblique de Sodome et Gomorrhe, qui est souvent utilisé pour critiquer la sodomie même s'il semblerait que ce soit plutôt la maltraitance des anges qui y soit véritablement réprochée. Et la lettre aux Romains de l'apôtre Paul (Nouveau Testament) qui parle au sujet de la sodomie d'« acte contre-nature » puisque ne permettant pas la procréation, sans néanmoins faire référence aux rapports non mixtes. Dans le contexte de l'après-guerre, difficile donc de s'avouer homosexuel, que ce soit dans le cercle familial ou à l'église. La confession mène bien souvent à une culpabilisation. Notons l'absence de textes mentionnant les rapports entre femmes qui ne sont toutefois pas davantage admis.

MÉDECINE

Au XIX^e siècle, où apparaît le terme d'« homosexualité », les sciences médicales constituent en pathologie les pratiques et attirances sexuelles entre personnes du même sexe. En effet, l'homosexualité est considérée comme une perversion au même titre que la zoophilie, la nécrophilie ou l'exhibitionnisme. Sous l'influence de la psychiatrie allemande, à partir de la fin du XIX^e siècle, la médecine en vient à considérer l'homosexualité comme une anomalie liée au développement du cerveau provoquant une « inversion » des sentiments et désirs sexuels. Autrement dit, l'homosexualité devient une maladie mentale qu'il s'agit de guérir. Durant la première moitié du XX^e, ces discours psychiatriques rencontrent beaucoup d'écho. Ils connaissent une légère perte d'influence après la Seconde Guerre mondiale liée aux preuves d'échecs de « guérison » des homosexuels ainsi qu'à l'importance grandissante de la psychanalyse de Freud. Ce dernier rompt avec la thèse psychiatrique de maladie congénitale et, dans son œuvre, l'homosexualité devient potentiellement universelle. Mais une ambiguïté subsiste : à l'idée de pathologie se substitue celle d'immaturation et d'un attachement trop fort entre mères et fils (Freud s'intéresse peu à l'homosexualité féminine). Quoiqu'il en soit, l'Organisation Mondiale de la Santé (créée en 1948) classe l'homosexualité dans la catégorie des perversions sexuelles en 1955 puis des maladies mentales dès

1. Sigmund Freud, fondateur de la psychanalyse, photographié par Max Halberstadt en 1921.
2. Procession catholique dans la Creuse en 1963.



1

1965. Ce classement influence les discours médicaux durant toute la seconde moitié du XX^e siècle et parfois même au-delà.

SOCIÉTÉ

Alors que l'entre-deux-guerres connaît un phénomène de libération des mœurs, avec l'ouverture des premiers clubs homosexuels, l'émergence d'une littérature homosexuelle incarnée par Proust et Gide et la mode des garçonnnes, ce foisonnement est stoppé par la montée des fascismes et par la guerre. L'après-guerre est alors marquée par un regain du puritanisme et le modèle conservateur de la famille hétérosexuelle nucléaire prime. Tandis que la vie privée est recouverte d'un voile pudique, certaines sexualités dissidentes peuvent toutefois s'épanouir dans la discrétion. Au cours des années 1960, une injonction sociale à mettre en cohérence vie privée et vie publique s'impose, faisant émerger à la fin de la décennie le principe du coming out homosexuel. En parallèle, la libération sexuelle est en marche, influencée par la culture américaine et anglo-saxonne (scènes plus explicites dans les films, rock'n'roll, mini jupe...) et entraînée par une libération des mœurs globale touchant peu à peu toutes les strates de la société française. Les années 1960 préparent ainsi le terrain aux mouvements de libération gays et lesbiens qui naissent dans le sillage de mai 1968. Cependant, du point de vue individuel, l'homosexualité reste fortement décriée et l'amendement Mirguet (1960-1980) la classe dans la catégorie des fléaux sociaux (voir p.91). L'homosexualité est toujours interdite et lourdement condamnée dans de nombreux pays (69 pays dans le monde dont la Russie, l'Algérie, l'Indonésie) et passible de la peine de mort dans 11 pays (Arabie Saoudite, en Iran, au Nigéria...).



2

Contexte de sortie du film : le mariage pour tous divise la France

Les Invisibles sort en salle en France le 28 novembre 2012, trois semaines après la présentation au Parlement d'un projet de loi visant à légaliser le mariage et l'adoption pour les couples de même sexe, une promesse de campagne du président Hollande élu en mai 2012. Très divisées, les instances parlementaires débattent durant 6 mois et près de 170 heures (un record) à son sujet tandis qu'une série de manifestations de grande ampleur est organisée par la « Manif pour tous », collectif soutenu par des personnalités de la droite traditionnelle et catholique. Les critiques se focalisent principalement sur l'homoparentalité. La loi est finalement votée le 23 avril 2013, faisant de la France le quatorzième pays au monde autorisant le mariage homosexuel, mais les manifestations se poursuivent durant plusieurs mois. **Les Invisibles** est donc à l'affiche des salles obscures au cours de cette période et rencontre un large succès public. Il



Manifestation de la « Manif pour tous » à Paris le 24 mars 2013.

permet alors à beaucoup de spectateurs de découvrir une réalité de l'homosexualité qui leur est étrangère et qui va à l'encontre des préjugés et des discours homophobes très médiatisés à ce moment-là. Pour les protagonistes du film, Lifshitz confie qu'avant de soutenir cette

revendication de la nouvelle génération homosexuelle, celle-ci les a d'abord troublés, eux qui considéraient le mariage comme un modèle archaïque et s'étaient construits par un refus de la norme « hétéro-flic » qui les avait fait tant souffrir.

PORTRAIT













Sébastien Lifshitz, un cinéaste-collectionneur LGBT

Après un début de carrière dans l'art contemporain, Sébastien Lifshitz s'impose à l'attention des cinéphiles au milieu des années 1990 avec un documentaire consacré à la cinéaste Claire Denis en guise de bannière esthétique. Le jeune réalisateur marque ainsi un territoire qu'il convoite pour lui-même : un cinéma caractérisé par l'imprégnation des corps et une mise en avant politique des différences. En 1998, il signe son premier court métrage de fiction, **Les Corps ouverts**, qui reçoit le prix Jean Vigo et met en scène des fragments de vie d'un adolescent d'origine maghrébine attiré par les hommes. L'œuvre qui s'ensuit est éclectique mais le motif de l'homosexualité y est récurrent. En 1999 on le retrouve dans son téléfilm **Les Terres froides** pour Arte puis en 2000 dans **Presque rien**, premier long métrage de fiction qui marqua les esprits à sa sortie pour la frontalité des rapports homosexuels entre les deux personnages principaux, interprétés par Jérémie

Elkaïm et Stéphane Rideau. En 2006, l'INPES (Institut National de Prévention et d'Éducation pour la Santé) propose à Lifshitz de réaliser trois portraits documentaires d'hommes séropositifs dans le cadre d'une campagne de lutte contre le sida. Une série intitulée **Les Témoins**. Il revient ensuite à la fiction en 2009 avec le roadtrip **Plein sud**, dont le personnage principal, tourmenté par son passé, connaît une brève relation homosexuelle. **Les Invisibles** sort trois ans plus tard. Dès ses débuts, le réalisateur qui déclare filmer « avec » plutôt que « sur » l'homosexualité, met ainsi en images une frange de la population peu représentée dans le cinéma français et moins encore avec la sensibilité et la subtilité qui est la sienne. Son intérêt pour la construction identitaire place aussi au cœur de sa filmographie la figure de l'adolescent (dans ses films de fiction et dans **Adolescentes** en 2019) et la transidentité (**Wildside** (2004), **Bambi** (2013), **Petite fille** (2020)).



En parallèle, Lifshitz prolonge et nourrit sa démarche artistique en glanant dans les vide-greniers des photographies amateurs anciennes, au caractère insolite, laissant les traces de vies clandestines ou à la marge. C'est ainsi en découvrant le cliché de deux femmes souriantes et complices, à l'allure bourgeoise, que Lifshitz a l'idée de réaliser **Les Invisibles**. Après des recherches, il a la confirmation de son intuition : il s'agit d'un couple de femmes homosexuelles, nées avant la guerre, qui posent devant un objectif à une époque pourtant nettement moins tolérante qu'aujourd'hui. Par la suite, il découvre d'autres photographies anciennes de couples a priori gays et lesbiens. C'est donc, d'une certaine manière, pour faire parler ces photographies si étonnantes et allant à l'encontre de l'histoire officielle des homosexuels qu'il réalise **Les Invisibles**.

	FAMILLE, MILIEU SOCIAL	RAPPORT À L'HOMOSEXUALITÉ	DISCRIMINATIONS VÉCUES
PIERRE	Famille catholique pratiquante. A été enfant de chœur.	Enfant : trouble, culpabilité. Étudiant à Paris : vie solitaire, à l'écart, cache ses penchants puis part au pôle sud pendant un an pour mettre sa vie entre parenthèses.	
YANN	 Famille d'ouvriers. Sa mère ne voulait pas de lui. Placé sous la tutelle de son oncle.	Enfant : se sent homosexuel mais a des doutes à l'adolescence liés au fait que le milieu ouvrier demandait de rester dans une certaine « normalité ». En a souffert une partie de sa vie.	À 14-15 ans, est exclu des Jeunesses Communistes car sa « différence » n'est pas acceptée par le parti. Discrimination vécue chez son médecin qui lui parlait davantage de psychologie que de santé.
BERNARD		Évoque plusieurs relations longues et heureuses (deux compagnons avant de rencontrer Jacques).	
JACQUES		Explique être « redevenu homosexuel » après avoir été marié à une femme et avoir eu 5 enfants. Sa relation avec Bernard est peut-être sa première relation homosexuelle « sérieuse »	
PIERROT, LE BERGER	Issu du milieu paysan. Ne parle pas de ses parents, seulement de sa grand-mère qui l'a peut-être élevé. Devenu berger là où il a grandi.	Assume sa bisexualité découverte à l'adolescence, en parle très facilement et décrit une vie « clandestine mais heureuse ».	
THÉRÈSE	Famille de la petite bourgeoisie, enfance heureuse et gâtée. Mère un peu prude, qui avait du mal à parler de sexualité avec elle quand elle était jeune.	Après sa « première vie » hétérosexuelle (mariée et quatre enfants), elle parle de sa nouvelle vie homosexuelle qui débute à 40 ans comme d'une « autre adolescence ». Elle éprouve un sentiment de libération.	
CHRISTIAN	 Famille bourgeoise, nombreuse. Vie familiale « enfermante », en vase clos, mère effacée, père peu ouvert au dialogue. Éduqué chez les jésuites.	À l'école jésuite, le père spirituel l'incite à « se contrôler », le culpabilise. Gêne forte dans les vestiaires des cours de sport (ne peut cacher son attirance pour les garçons). Séjour de coopération en Afrique pour fuir son mal-être. Dépression à son retour à Marseille à la fin des années 1970.	Après son coming-out à la fin des années 1970 (provoquée par une photographie de lui à un bal gay publiée en une de <i>Paris-Match</i>), son beau-frère retourne sa famille contre lui.
JACQUES FORTIN		Peur du jugement mais choix d'afficher son homosexualité. « J'ai eu une période où je m'habillais comme une folle » dit-il. A, en effet, pendant un temps porté des talons compensés, des foulards roses, etc.	Raconte des faits de discrimination sur son lieu de travail : remarques déplacées et désagréables, commérages.
ÉLISABETH ET CATHERINE	 	Semblent avoir assumé leur orientation sexuelle assez tôt (ont eu au moins une autre relation sérieuse avant d'être ensemble). Cependant, elles préfèrent s'installer dans une ferme à la campagne pour vivre ensemble, entre autres pour plus de « tranquillité ».	Au travail, en 1975-1976, on ordonne à Elisabeth de licencier sa compagne Catherine car homosexuelle. Après une action syndicale de contestation, elles se font licencier toutes les deux. Dans leur nouvelle maison à la campagne des policiers venus quelquefois pour les « surveiller ».
MONIQUE		A su qu'elle était intéressée par les filles dès son plus jeune âge : « C'était dans mes tripes, dans mes gènes » dit-elle. A vécu son homosexualité de façon heureuse et assumée. Souffre cependant de l'incompréhension de sa mère et jeune elle éprouvait de la gêne quand elle devait parler de sa vie privée à ses collègues. A adopté une allure de garçon « pour plaire aux filles » pendant un temps.	

Rejet et répression des homosexuels

CLICHÉS, PRÉJUGÉS, STÉRÉOTYPES

Depuis l'époque moderne en France, les personnes homosexuelles sont considérées comme étranges, marginales ou excentriques. Au cours du XIX^e siècle, s'est aussi formée une idée reçue selon laquelle l'homosexualité serait une lubie sexuelle. Pour cette raison entre autres, le stéréotype de l'homosexuel jeune, à la vie sexuelle dynamique, a émergé, invisibilisant les personnes âgées homosexuelles. Certains évoquent également une orientation sexuelle choisie. Pourtant l'homosexualité s'impose aux individus de la même manière que l'hétérosexualité. Les représentations médicales associant l'homosexualité à l'inversion et à l'hystérie ont, d'autre part, contribué à forger les figures de la « folle » (attitude exubérante, fantasque) et du gay efféminé, figures qu'une partie des homosexuels s'approprie pour lutter contre une homosexualité « présentable », proche du modèle viril hétérosexuel. Au cours du XX^e siècle, les lesbiennes ont pu pour leur part être identifiées à des « camionneuses », figure renvoyant à des styles de comportement et de présentation codés comme masculins, effectivement adoptés par

certaines lesbiennes. Mais, là aussi, il s'agit bien d'une façon de jouer avec les codes présumés des genres, notamment pour signaler leur orientation sexuelle, et non d'un caractère « naturel » des homosexuelles.

DISCRIMINATIONS

L'hostilité et les discriminations à l'égard des homosexuels sont causées par ce que l'on nomme l'homophobie. L'homophobie peut être une peur individuelle ou, plus communément, un rejet consistant à désigner les homosexuels comme inférieurs ou anormaux. Au XX^e siècle, l'homophobie correspond souvent à une crainte que cette identité soit reconnue au détriment de l'hétérosexualité. L'homophobie prend aussi des formes plus subtiles. Par exemple, une tolérance de l'homosexualité dans la sphère intime mais une condamnation de sa visibilité dans l'espace public. Il peut également s'agir d'une indifférence au fait que les homosexuels ne jouissent pas des mêmes droits que les hétérosexuels. L'homophobie se manifeste par des violences diverses : insulte, caricature, étiquetage, rumeur, humour déplacé, harcèlement moral

ou encore violence physique. Leurs conséquences sont nombreuses sur les homosexuels : discrétion, sentiment de ridicule, peur, honte, dépression, suicide.

RÉPRESSION PÉNALE

En 1945, une loi promulguée sous le régime de Vichy est confirmée pour condamner lourdement toute personne ayant une relation sexuelle avec un mineur de son sexe et une différenciation de la majorité sexuelle y est inscrite (21 ans pour les homosexuels contre 15 ans pour les hétérosexuels). En 1960, l'amendement Mirguet vient, lui, doubler les peines encourues pour outrage public à la pudeur (par exemple, rapport sexuel dans un lieu public) dans le cas de rapports homosexuels. Les sociologues Jérémie Gauthier et Régis Schlagdenhauffen publient en 2018 une étude sur les condamnations pour homosexualité : entre 1945 et 1982, ils recensent plus de 10 000 condamnations avec un pic dans les années 1960 suivi d'un déclin après mai 68. Les condamnés sont essentiellement des hommes. Jusqu'en 1978, 93 % des procès se soldent par des condamnations à des peines de prison.

Grille de lecture page 90

- La grille de lecture présentée à la page précédente sert de « mémo » et peut être utilisée vierge pour demander aux élèves de restituer les informations principales concernant les protagonistes du film. Ces informations serviront à l'analyse globale du film.
- **Pour amorcer un échange** sur les clichés et préjugés : demander aux élèves de décrire brièvement les protagonistes du film (âge, origine sociale, lieu de vie...) puis de dire s'ils ont été surpris par ce choix de témoins dans le film. *Leur image des personnes homosexuelles a-t-elle changé après la vision du film ?*

Pistes pédagogiques

• De quelle manière le film contredit-il les préjugés sur l'homosexualité ?

Pistes de réponses : des témoins ressemblant à « Monsieur et Madame Tout-le-monde » (pas particulièrement excentriques, vies simples : font la cuisine, leurs courses, leurs toilettes, s'occupent de leurs animaux) / des personnes âgées, issues de milieux sociaux variés (l'homosexualité existe depuis longtemps, elle est courante et il n'y a pas que des homosexuels jeunes) / mise en avant de couples et

des sentiments amoureux (l'homosexualité n'est pas une pratique sexuelle) / des protagonistes ayant presque tous découvert leur homosexualité jeune, dans un contexte fortement défavorable (l'homosexualité n'est pas un choix).

- Sébastien Lifshitz explique ne pas avoir voulu livrer un « récit victimaire » de l'homosexualité en France. *Comment y parvient-il ?*
Analyser à la fois le récit des protagon-

nistes, l'humour, la légèreté de ton et le montage du film (alternance de séquences « difficiles » et plus « joyeuses », douceur apportée par les archives de famille), la musique (composition qui traduit essentiellement de la sérénité et de la joie), le cadrage (protagonistes filmés « à hauteur d'homme », sans surplomb, et mis en valeur tels des héros de cinéma par le format Scope, traditionnellement utilisé pour la fiction). Noter aussi l'absence de mention de l'épidémie de sida.

Pistes pédagogiques : vivre dans l'invisibilité

· **Interpréter** le titre du film : *en quoi les protagonistes du film sont-ils invisibles ?*

Pistes de réponse : l'invisibilité peut renvoyer à une inexistence des homosexuels et plus encore des personnages âgées homosexuelles dans les consciences, dans les représentations (médiatiques, artistiques, religieuses, etc.), dans l'espace public (vie à l'écart, couples ne s'affichant pas dans la rue, etc.), entre autres. Cette invisibilité est à la fois subie et engendrée par le comportement des homosexuels eux-mêmes pour se protéger des discriminations et de la répression pénale.



· *Comment les différents lieux de résidence des protagonistes (ville, campagne, séjours à l'étranger) participent de leur invisibilité ?*

Commenter la phrase prononcée par Elisabeth : « *La marginalité nous rendait libre* ». Tous ces lieux de vie offrent la possibilité de se cacher. À l'étranger, on est d'une certaine manière anonyme. En ville, l'on peut se soustraire au regard et au contrôle social de l'entourage grâce à la taille du territoire et la richesse du tissu urbain. La campagne peut aussi permettre de s'isoler socialement. Elisabeth et Catherine ont trouvé à la campagne plus de tranquillité pour vivre leur relation de couple qu'en ville. Cependant, la marginalité qu'évoque Elisabeth est avant tout géographique, elle n'est pas employée au sens d'« excentricité » ou d'« asociabilité ». Elisabeth ne vit pas coupée du monde : liens forts avec certains voisins, déplacement sur les marchés pour vendre du fromage, devenue maire de son village.

· **Analyser** quelques images de paysages dans le film : *que traduisent ces plans quant au vécu des homosexuels dans la seconde moitié du XX^e siècle ?*

[images 1 et 2] : plans montrant des éléments « obstruants » (buissons, volets, murs) qui renvoient à la clandestinité

des vies homosexuelles. **[image 3]** : plan d'espace immense et vide qui évoque l'isolement, la solitude et l'exclusion des homosexuels.

· *Où et comment les protagonistes rencontrent-ils des partenaires ? En quoi peut-on parler de rencontres clandestines ? Cette situation a-t-elle évolué aujourd'hui pour les homosexuels ?*

Hormis Elisabeth et Catherine, qui se sont rencontrées sur le lieu de travail, le film évoque : des parcs, des toilettes publiques, le bord d'une rivière arborée (lieux cachés, dont l'usage commun est détourné et qui sont identifiés comme étant des espaces « traditionnels » de drague gay) ; des petites annonces (lisibles par tous mais souvent noyées au milieu de nombreuses autres) ; des clubs homosexuels (montrés dans le film par le biais d'images d'archives, clubs qui avant les années 1980 n'affichaient en général pas ouvertement leur « spécificité »). Aujourd'hui, les lieux de drague gay clandestins, dans les espaces naturels ou dans des points de rencontres citadins semi-privés existent toujours mais les bars, clubs, associations sportives et culturelles gays et lesbiens sont beaucoup plus nombreux depuis les années 1980-1990.

Thérèse Clerc

Issue de la petite bourgeoisie catholique, Thérèse Clerc (1927-2016) est scolarisée dans une école religieuse de Bagnolet et devient épouse et mère à l'âge de 20 ans. Rien ne la prédestine donc à la seconde vie qu'on lui découvre dans le film. Sa grand-mère paternelle, Andréa Clerc, qui dirige une école réservée aux enfants de familles désunies et manifeste une grande liberté d'esprit, a cependant une certaine influence sur elle. Dans les années 1960, alors qu'elle se lasse de sa vie au foyer, Thérèse Clerc découvre le militantisme au contact des prêtres ouvriers et à la lecture du journal *Témoignage Chrétien*. « Je suis devenue une femme de gauche à l'église » aime-t-elle dire. Quand arrive mai 1968, c'est le déclic : elle quitte son mari, s'engage



dans le mouvement féministe et découvre bientôt son attirance pour les femmes. Très active, elle participe à la marche pour le droit à l'interruption volontaire de grossesse, pratique chez elle des avortements clandestins et agit en faveur des homosexuels auprès du FHAR (voir p.93). Elle combat également pour la parité en politique et s'engage au sein du Parti socialiste unifié. En 2000, elle ouvre la Maison des femmes de Montreuil, espace convivial d'échanges et de débats agissant pour les droits des

femmes et leur autonomie. Puis en 2013, elle crée les « Babayagas », structure atypique réunissant dans un même bâtiment des logements individuels autogérés pour femmes retraitées et une université populaire. Thérèse Clerc fut donc libre, engagée, lesbienne mais finalement pas si invisible. Elle marqua le féminisme français et milita jusqu'au crépuscule de sa vie comme en témoigne le film *Les Vies de Thérèse* de Sébastien Lifshitz, réalisé quatre ans après *Les Invisibles* (voir p. 94, Pour aller plus loin).

Le militantisme homosexuel

Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale émergent en Europe et aux États-Unis des organisations dites « homophiles » qui défendent la « respectabilité » des homosexuels. En France, ce mouvement est représenté par l'association Arcadie, créé en 1952 par André Baudry. Dans le climat très puritain de cette période, elle cherche à changer l'opinion par le biais d'une revue et de « délégués régionaux » tout en évitant de susciter un débat public. À la fin des années 1960, tandis que l'atmosphère idéologique en France est marquée par le radicalisme de gauche, son positionnement est considéré comme conservateur et exclusif : sa politique de protection des homosexuels par la discrétion ne convainc plus et l'association rejette en effet les efféminés, les travestis et est très peu ouverte aux lesbiennes. Elle est alors supplantée par l'émergence de nouveaux groupes « libérationnistes ». Le premier, le Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire (FHAR), naît en septembre 1970 à l'initiative de lesbiennes proposant au très récent Mouvement de Libération des Femmes (MLF) de former un groupe homosexuel autonome. Le FHAR est d'abord exclusivement lesbien mais il se masculinise à partir de février 1971. Entre autres actions conjointes avec le MLF, il participe au sabotage du meeting de l'association anti-avortement « Laissez-les vivre » et vient perturber une émission radiophonique de Ménie Grégoire consacrée au « douloureux problème de l'homosexualité ». Ses slogans sont sans détours : « lesbiennes et pédés, arrêtons de raser



Manifestation du FHAR, le Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire.

les murs ! ». Mais alors que les assemblées du FHAR deviennent de plus en plus prétexte à des rencontres sexuelles dont les lesbiennes sont exclues, le groupe périclité. Les éphémères Gouines rouges, créées par des lesbiennes révolutionnaires, prennent la suite du mouvement pour revendiquer avec provocation et jovialité le droit de vivre des lesbiennes. Monique, protagoniste du film, en a été membre. Leur succèdent, entre autres, les groupes de libération homosexuels (GLH) qui s'implantent à Paris, Lyon, Rennes, Marseille et Bordeaux à partir de 1974. Composés d'abord de jeunes d'Arcadie (qui perdure jusqu'en 1982) en rupture de ban, leurs actions sont à la fois militantes, culturelles et festives. Le GLH de Marseille (où milite Jacques Fortin qui témoigne dans le film) orga-

nise notamment la première université d'été homosexuelle en 1979, rassemblement à l'occasion duquel Christian, protagoniste du film, vit son coming-out forcé en étant photographié par *Paris Match*. Au cours des années 1980, les Comités d'urgence anti-répression homosexuels luttent contre l'homophobie notamment au travail et incitent le Parti socialiste à prendre position pour la dépénalisation de l'homosexualité. Dans la seconde moitié de cette décennie, la dépénalisation ayant été mise en œuvre, les associations culturelles et festives homosexuelles (la Gay Pride) remplacent peu à peu les organisations politiques, bien que l'épidémie de sida entraîne l'apparition de nouvelles associations militantes qui luttent contre le VIH (Aides, Act up).



Repères chronologiques ÉVOLUTION DES DROITS EN FAVEUR DE L'ÉGALITÉ ET LA LIBERTÉ DES PERSONNES HOMOSEXUELLES EN FRANCE

1974 : l'âge de majorité sexuelle pour les homosexuels est abaissé à 18 ans (il était fixé à 21 ans depuis 1945).

1980 : suppression de l'ordonnance prise à la suite de l'amendement Mirguet (en vigueur depuis 1960) qui doublait la peine minimum pour outrage public à la pudeur dans le cas des rapports homosexuels.

1981 : le ministre de la Santé annonce que la France rejette désormais le classement par l'OMS de l'homosexualité comme maladie mentale.

1982 : « dépénalisation de l'homosexualité » : l'âge de majorité sexuelle devient le même pour toutes et tous (15 ans) et, par la loi Quilliot, le « mode de vie homosexuel » cesse d'être une cause d'annulation de bail.

1985 : une protection contre les discriminations en raison de l'orientation sexuelle est introduite dans la loi.

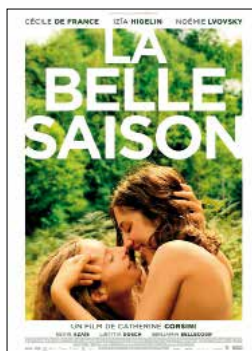
1999 : les couples de même sexe sont reconnus par le concubinage et sont autorisés à se pacser.

2004 : pénalisation des injures homophobes, diffamation, et provocation à la haine envers les personnes homosexuelles dans la sphère publique (application pour la sphère privée en 2005).

2013 : le mariage homosexuel est autorisé, l'adoption devient accessible aux personnes homosexuelles.

2021 : le projet de loi bioéthique autorise les couples de femmes à faire appel à la procréation médicalement assistée (PMA).

Des références pour aller plus loin



Bibliographie

Ouvrages

· **Sébastien Lifshitz**, *Les invisibles*, Hoëbeke, 2013. Livre réunissant les photographies d'homosexuels anonymes glanées par Sébastien Lifshitz, qui ont suscité son envie de réaliser le film. Ces clichés insolites, pris entre 1900 et 1960, permettent de découvrir des figures, des corps, des allures d'individus en partie contemporains des protagonistes du film et qui ont osé poser face à un objectif à une époque pourtant peu tolérante. Présenter quelques-unes de ces photographies aux élèves avant la séance ou juste après le visionnement peut permettre d'amorcer un échange sur l'homosexualité en partant d'une analyse d'images.

· **Sébastien Chauvin, Arnaud Lerch**, *Sociologie de l'homosexualité*, La Découverte, 2013. Cent-dix pages formant une introduction très complète à l'homosexualité d'un point de vue sociologique et historique. Y sont abordés, entre autres : l'homophobie, les modes de vie homosexuels, les mouvements politiques et associatifs.

· **Antoine Idier**, *Archives des mouvements LGBT+. Une histoire de lutte de 1890 à nos jours*, Textuel, 2018. À partir d'une riche iconographie (affiches, couvertures de journaux ou revues, tracts,

photographies), ce livre retrace une histoire des mouvements LGBT en France avec un chapitre chronologique et des commentaires de documents rédigés par des chercheurs et militants. Un outil parfait pour venir compléter ce dossier sur l'engagement militant des personnes homosexuelles et y piocher des archives pour illustrer un cours ou proposer une analyse de documents à vos élèves.

· *Une histoire de l'homosexualité*, dir. **Robert Aldrich**, Seuil, 2006. Pour élargir et étoffer un cours sur l'homosexualité, ce beau livre illustré propose une histoire sociale et culturelle de l'Antiquité à aujourd'hui et retrace l'évolution des perceptions à travers les continents.

Article

· **Guilhem Caillard**, « Le cinéma documentaire de Sébastien Lifshitz : les traces de la mémoire », revue *Séquences* n°284, p. 17-19, 2013. Article permettant d'en savoir plus sur le travail documentaire de Sébastien Lifshitz et qui offre une analyse intéressante du film *Les Invisibles*. Article disponible en ligne : <https://www.erudit.org/fr/revues/sequences/2013-n284-sequences0542/69013ac.pdf>

Filmographie

· *Les Vies de Thérèse* de Sébastien Lifshitz, 2016. Se sachant malade, Thérèse Clerc a demandé à Sébastien Lifshitz de filmer sa fin de vie tel un plaidoyer contre le déni de la vieillesse et de la mort. À cette occasion, elle revient sur ses combats et ses histoires d'amour. Un documentaire d'une infinie délicatesse qui permet d'en apprendre plus sur cette protagoniste des *Invisibles*.

· *La Belle saison* de Catherine Corsini, 2015. Fiction avec Cécile de France et Izia Higelin s'attachant à dépeindre une romance lesbienne durant les années 1970 et plaçant au cœur du récit les combats féministes pour l'avortement et la libération sexuelle. Abordant de façon fictionnelle des thématiques présentes dans le documentaire de Lifshitz (relation entre féminisme et homosexuels, incompréhension des parents, etc.), ce film peut être montré aux élèves en complément des *Invisibles*.

· *Bleu, blanc, rose*, documentaire d'Yves Jeuland, 2002. Sur un dispositif proche de Sébastien Lifshitz (mais avec des protagonistes plus jeunes), de nombreux témoignages pour une histoire de l'homosexualité.

Dossiers pédagogiques

· **Ciné-dossier sur Harvey Milk** à retrouver page 63 pour découvrir la perception de l'homosexualité durant les années 1970 aux États-Unis et le parcours d'un militant américain de la cause homosexuelle.

· **Dossier pédagogique sur Les Invisibles** réalisé par l'équipe des Grignoux (entreprise belge d'exploitation cinématographique) avec de nombreuses propositions pour organiser des débats en classe sur l'homosexualité et différentes pistes d'analyse historique et sociologique du film. Un extrait peut être consulté en ligne et l'intégralité du dossier peut être commandée ici : <https://www.grignoux.be/dossiers/345/>.

Ressources en ligne

· france.fr/franceculture/podcasts/serie-une-histoire-des-homosexualites
« Une histoire des homosexualités », série radio de quatre épisodes (52 minutes chacun) issus de l'émission « La fabrique de l'histoire » produite pour France Culture en 2018. L'épisode n°2 évoque les mouvements LGBT. L'épisode n°4 traite des lieux de sociabilité gays du Marais à Paris et de la fin de l'invisibilisation des homosexuels dans l'espace public.

Ciné-dossier rédigé par Noémie Bourdiol

chargée du développement des publics lycéens et étudiants, membre du groupe pédagogique du Festival.